Document generated on 08/04/2025 9:31 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Littérature québécoise en France : un flirt infini

Jean-François Caron

Number 139, Fall 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/62412ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Caron, J.-F. (2010). Littérature québécoise en France : un flirt infini. *Lettres québécoises*, (139), 13–17.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

JEAN-FRANÇOIS CARON

Littérature québécoise en France : un **flirt** infini

Entre la France et le Québec littéraires se joue le jeu d'une relation de charme, un flirt qui dure depuis les balbutiements de la littérature canadienne-française. Toujours en mode séduction, la littérature québécoise cherche à se faire une place au cœur même du territoire français. Attendra-t-elle longtemps encore une réponse favorable du marché de l'Hexagone ? Ira-t-elle voir ailleurs ?

Petit retour sur l'histoire d'un flirt qui dure depuis toujours, et analyse de l'état de cette relation encore aujourd'hui presque univoque, qui fait acheter beaucoup de livres français au Québec, mais très peu de livres québécois en France…

LES PREMIÈRES PAGES

Les premiers livres dits canadiens auxquels ont été exposés les lecteurs français avaient en fait été écrits par des Français émigrés sur le nouveau continent. C'est le cas d'Henri-Émile Chevalier, exilé forcé par Napoléon III après le coup d'État de 1852, qui séjourna près de dix ans à Montréal. Ce n'est qu'à son retour sur le sol de sa patrie, en 1860, qu'il a publié une série de titres trouvant leur décor dans les grands espaces du Nord canadien — dont *Les Pieds-noirs*, qu'on l'accusera d'avoir plagié de *Trappers of Hudson's Bay*, de Robinson.

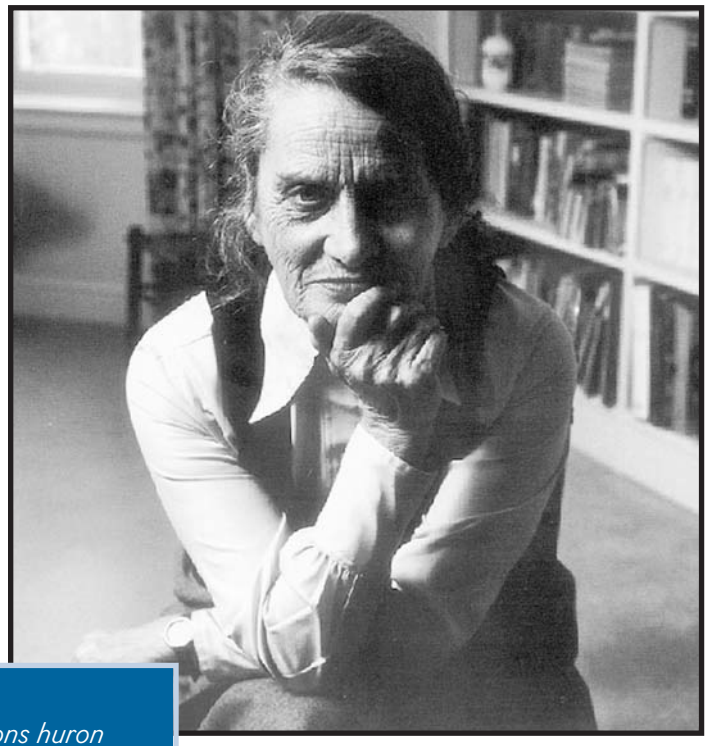
L'intérêt du lecteur français se situe alors plutôt dans l'exotisme, ce à quoi ne semblent pas pouvoir répondre les œuvres singées par des auteurs canadiens. Le libraire et poète exilé en France, Octave Crémazie, déçu du statut accordé à la littérature québécoise en France, le dénoncera dans un débat épistolaire engagé avec l'abbé Henri-Raymond Casgrain : « Si nous parlions huron ou iroquois, les travaux de nos écrivains attireraient l'attention du vieux monde. » Ce à quoi l'abbé Casgrain s'opposera, dans l'espoir qu'on reconnaisse une littérature canadienne-française indigène, originale. Une littérature nationale propre.

Casgrain n'aura pas gain de cause, car les Français retiendront surtout de ces années le travail du Français Louis Hémon, dont l'expérience canadienne se résume à un séjour de six mois à Péribonka, un petit village situé au nord du lac Saint-Jean. *Maria Chapdelaine*, d'abord paru sous la forme d'un feuilleton publié dans *Le Temps*, n'aura finalement été édité que de façon posthume, par Grasset.

D'autres livres seront ainsi publiés par des auteurs français venus séjourner plus ou moins longuement sur nos quelques arpents de neige, dont Maurice Constantin-Weyer, qui remportera le Goncourt en 1928 pour *Un homme se penche sur son passé*, un roman d'aventures traitant de la vie dans l'Ouest canadien où il a séjourné entre 1904 et 1914.

Ce n'est qu'après la Première Guerre mondiale que le premier livre d'un auteur véritablement canadien sera enfin édité en France : signé Robert de Roquebrune, *Les Habits rouges* paraissait aux Éditions Monde Nouveau en 1923. Après lui, viendront entre autres *Les Engagés du Grand Portage* de Léo-Paul Desrosiers, *La Robe noire*, de l'écrivain et journaliste baieriverain Damase Potvin, puis *Trente arpents* (Ringuet) et *Le Survenant* (Germaine Guèvremont).

> *« Si nous parlions huron ou iroquois, les travaux de nos écrivains attireraient l'attention du vieux monde. »*



GABRIELLE ROY

Avant les années cinquante, la ligne éditoriale des maisons françaises privilégiera les secondes éditions, présupposant une similitude de goûts entre les lectorats canadien et français. Ainsi, Flammarion reprendra *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy deux ans après sa parution en 1945 aux Éditions Pascal. Or, on prendra rapidement conscience que les goûts français ne se calquent pas souvent sur ce qui allume les lecteurs de l'Amérique française. Ainsi, la publication de *Poussière sur la ville*, d'André Langevin, aura des résultats fort décevants lors de sa reprise sur le marché français.

Devant l'évidente différence qui se dessinera entre les intérêts et les préoccupations des lecteurs des deux continents, les éditeurs français, pour la plupart, tourneront la page sur les secondes éditions et prendront goût au risque, apprenant à mieux connaître le lecteur français type. On verra alors la publication, entre autres, des *Chambres de bois* d'Anne Hébert et du *Fou de l'île* de Félix Leclerc.

Toutefois, tous les éditeurs ne cesseront pas de rééditer des œuvres déjà parues chez nous. Alors que Flammarion n'avait pas trouvé le succès escompté en proposant en deuxième édition les œuvres de Marie-Claire Blais, Grasset reprendra habilement le flambeau, en commençant par *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Alors que seulement 500 exemplaires du livre avaient trouvé preneur auprès des Canadiens français, le roman de Blais devait remporter un plus grand succès en France, allant jusqu'à être sélectionné pour le prix Femina, puis à remporter le Médicis. « Ça ne changera pas l'esprit de mes œuvres, mais c'est très important pour le cœur… », affirmera l'auteure à un journaliste de Radio-Canada après avoir appris la nouvelle. C'était en 1968.

Le flair de Gallimard, de Flammarion et du Seuil, qui se risqueront dans la publication d'inédits, permettra ensuite à plusieurs titres de trouver le succès,

qu'on pense à *Salut Galarneau !* de Jacques Godbout, ou encore à *Kamouraska* et *Les Fous de Bassan* d'Anne Hébert, ainsi qu'à *L'avalée des avalés* de Réjean Ducharme qui a ensuite connu un succès critique important.

Plus que jamais, les sensibilités des lectorats canadien et français s'éloignent. Un état de fait qui s'avère encore le plus souvent aujourd'hui, malgré de rares succès se vérifiant des deux côtés de l'Atlantique – dont le phénomène de *L'énigme du retour*, de Dany Laferrière, pour pointer l'évidence. De même, dans le créneau de la littérature populaire, certains auteurs ont connu de très bons succès, entre autres, Arlette Cousture et Marie Laberge. Et que dire de l'accueil accordé à la série des *Chevaliers d'Émeraude*, d'Anne Robillard, qui s'est vendue à plus de un million d'exemplaires… Des réussites ponctuelles qui montrent que la chose est possible, mais toujours exceptionnelle.

LA VITRINE D'UNE LIBRAIRIE

Bien en selle à la Librairie du Québec à Paris (LQP) qu'elle dirige depuis 1999, Isabelle Gagnon est aux premières loges pour évaluer la situation actuelle de la littérature québécoise sur le territoire français. Fondée en 1995, la LQP est aujourd'hui propriété de Hervé Foulon (Groupe Hurtubise), transaction qui a eu lieu au détour du millénaire et qui aura permis au projet de survivre. Pas facile de se faire une place sur le marché du livre parisien : le projet aurait pu se solder par un échec.

> *Quand la librairie a été rachetée, il y avait beaucoup de dettes. On a réussi à remonter la pente. Aujourd'hui, on est une librairie en santé, mais c'est toujours assez fragile, le milieu du livre. C'est toujours compliqué.*

Chaque semaine, la librairie reçoit un nouvel arrivage de volumes, qui doit traverser l'océan ballotté par la houle, dans la cale d'un navire, le transport aérien étant devenu trop coûteux au cours des dernières années — situation attribuable entre autres à la crise économique qui a secoué le monde et qui touche encore durement l'Europe.

ISABELLE GAGNON

ANNE HÉBERT

Même spécialisée dans la vente, la LQP ne se contente pas de simplement vendre des produits culturels québécois. Elle a aussi pour objectif de faire vivre la littérature outre-mer. Elle est d'ailleurs subventionnée de l'ordre de 75 000 $ par la SODEC et le ministère des Relations internationales pour tenir des lancements en sol français et pour alimenter sa vitrine Web (*www.librairieduquebec.fr*).

LES EMBÛCHES

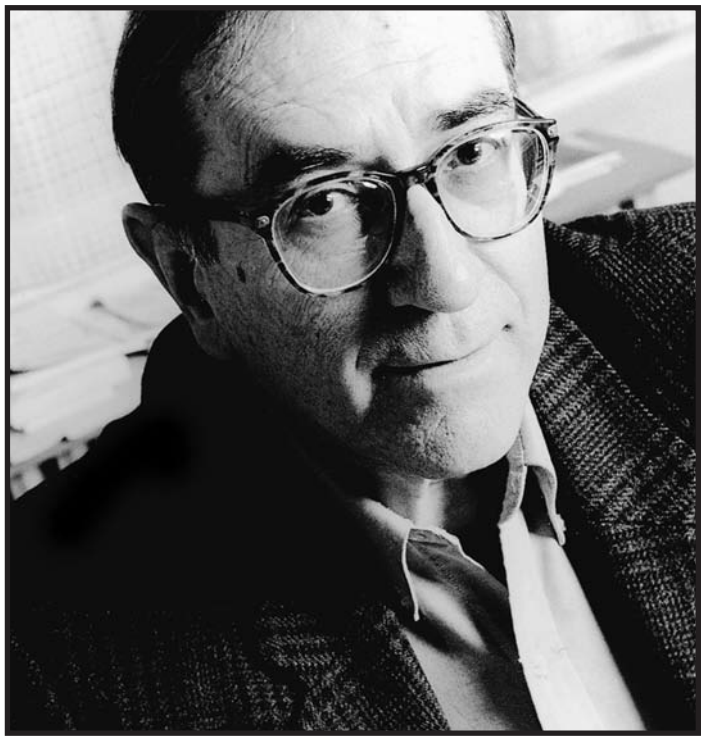
Isabelle Gagnon n'entretient pas d'illusions quant aux possibilités, pour les éditeurs québécois, de se faire remarquer sur le marché français :

> *La France est un pays de livres. La littérature a une place très importante, ici. Il y a toujours eu beaucoup de livres publiés. Même pour des petites maisons d'édition françaises qui sont en province, c'est extrêmement difficile de se faire une place. C'est une question de taille, mais surtout, de moyens. Pour vendre des livres en France, il faut en faire la promotion, et pour la faire, ça coûte très, très cher. Au point où les éditeurs québécois n'ont pas les moyens de se le payer.*

Conséquence de ce déséquilibre des forces, on note une tendance lourde chez nos éditeurs qui consiste à céder leurs droits sur les œuvres de leurs auteurs plutôt que de tenter d'en assumer eux-mêmes l'édition européenne. Ce qui serait loin de nuire aux auteurs, selon Gagnon :

> *L'auteur qui est rendu chez Denoël ou chez Grasset passe dans la grosse machine, et du coup, il a droit à une bonne promotion de son œuvre.*

Si les efforts de promotion sont nécessaires pour faire connaître des œuvres littéraires en France, ce serait un impératif encore plus incontournable pour les éditeurs québécois. Le marché français étant inondé par les œuvres produites à



GASTON MIRON

l'intérieur de ses frontières — plus de 600 nouveautés ont frappé au portillon des libraires français et se sont empilées au coin des bureaux des journalistes l'automne dernier —, mériter la reconnaissance du milieu devient particulièrement hasardeux.

> *En France, pour vendre des livres, il faut passer par les médias… Mais on va privilégier les Français avant les Québécois, ce qui est un peu logique. Les journalistes en France n'auront pas très envie de parler d'une petite maison d'édition qu'ils ne connaissent pas et qui vient du Québec.*

LENTEMENT MAIS SÛREMENT

Outre la Librairie du Québec à Paris, principale porte d'entrée en France pour le livre québécois, peu d'organismes permettent une mise en marché du livre québécois. On voit bien quelques éditeurs qui ont développé leurs propres partenariats de distribution – qu'on pense à Boréal et Guy Saint-Jean éditeur, distribués par Volumen, ainsi qu'au Groupe Librex, qui se fraie un chemin avec Interforum. Mais le phénomène est plutôt marginal.

Distribution du Nouveau Monde (DNM), très intimement liée à la Librairie du Québec, répond aux besoins des bibliothèques de l'Europe qui lui font occasionnellement la commande de livres québécois. DNM assure aussi une présence pour les livres québécois dans différents salons du livre régionaux français.

On note également une initiative de l'Association nationale des éditeurs de livres du Québec (ANEL), Québec Édition (QÉ), dont l'objectif est de soutenir les activités d'exportation des éditeurs. Ce comité de l'ANEL se présente dans les foires et les salons du livre non seulement en Europe (la Foire du livre de Francfort, le Salon du livre de Paris, la Foire du livre jeunesse de Bologne, le Salon de Montreuil, etc.), mais aussi en divers pays ailleurs dans le monde (le Salon international du livre et de l'édition de Casablanca, la Foire internationale du livre de Guadalajara, etc.).

Québec Édition trouve principalement son financement auprès du Conseil des Arts du Canada, de la SODEC et de l'Association pour l'exportation du livre canadien, devenue depuis peu Livres Canada Books (*www.livrescanadabooks.com*) dans le but avoué d'améliorer son référencement afin de faciliter son repérage sur la Toile, question d'offrir aux éditeurs canadiens et à leurs auteurs une plus grande place sur les marchés internationaux.

UN RÊVE RENAÎT

On voit se dessiner de bonnes nouvelles pour les institutions littéraires qui ont déjà pignon sur rue à Paris. Le rêve d'une Maison Québec-Europe, suspendu en 2003 pour des raisons budgétaires par le gouvernement de Jean Charest, a refait surface à l'automne 2009. Le projet impliquerait d'abord le déménagement de la Bibliothèque Gaston-Miron à Paris, située dans les bureaux de la Délégation générale du Québec à Paris et gérée depuis 2008 conjointement par Bibliothèque et Archives nationales du Québec et le ministère des Relations internationales du Québec, qui trouverait un milieu plus adéquat dans un local qu'elle partagerait avec la Librairie du Québec à Paris.

Ce mariage pourrait offrir une vitrine exceptionnelle à la littérature québécoise en France : au même endroit se trouveraient le fonds documentaire québécois le plus riche à l'étranger, celui de la Bibliothèque Gaston-Miron, qui contient quelque 17 000 livres, 20 000 documents numérisés et 200 périodiques et l'important fonds de la Librairie du Québec à Paris, qui propose de son côté près de 12 000 titres aux Français québécophiles, ainsi que des revues et des CD. Une collection qui alimente la fierté de la directrice de la LQP : « Au Québec, il n'y a pas beaucoup de libraires qui ont autant de livres québécois que nous. On essaie vraiment d'offrir le plus de titres possible. » Isabelle Gagnon n'a toutefois pas voulu commenter le projet d'unification des deux organismes prétextant que, « pour l'instant », elle n'avait « aucune information à communiquer à propos de ce projet de déménagement ».

PERCÉES ET PERCEPTIONS

On prend souvent un raccourci en affirmant que les auteurs québécois des années soixante ont voulu publier en France pour obtenir une plus grande crédibilité. Dans bien des cas, c'est effectivement ce qui leur est arrivé : les auteurs sont revenus chez eux auréolés de succès, traînant dans leur petit bagage la reconnaissance du lectorat français. Mais affirmer que c'était leur objectif, c'est un peu court – rappelons que Marie-Claire Blais avait d'abord publié *Une saison dans la vie d'Emmanuel* au Québec (il s'était alors vendu à environ 500 exemplaires) avant de tenter le coup chez nos cousins, où il était destiné à remporter le prix Médicis. On oublie aussi qu'un certain Réjean Ducharme avait d'abord tenté sa chance chez un éditeur québécois, qui avait refusé son manuscrit, avant de voir *L'Avalée des avalés* publié chez Gallimard.

Ainsi, la crédibilité apportée aux auteurs québécois après la Révolution tranquille grâce à leur publication en sol français n'était pas nécessairement l'objectif visé par leur démarche, mais plutôt le résultat d'un processus beaucoup plus complexe. On ne peut toutefois pas reprocher aux auteurs de se montrer intéressés par le marché français, beaucoup plus vaste que le québécois. Or, l'écart qui s'est accentué avec le temps entre les lectorats français et québécois ne leur facilite pas la tâche. Malgré une langue et des racines communes, il s'agit de deux mondes en de nombreux points différents.

UN PONT SUR L'ATLANTIQUE

Parmi les initiatives qui réussissent à faire le pont au-dessus de l'Atlantique, on remarque de plus en plus le prix France-Québec, créé par l'Association France-Québec lors de son trentième anniversaire, en 1998. Trois œuvres publiées par un éditeur québécois sont présélectionnées par un jury, puis proposées aux

JEAN-FRANÇOIS CARON

MARIE-CHRISTINE BERNARD

membres d'une soixantaine d'associations régionales regroupant près de 5 000 individus. Ce sont ces derniers qui ont pour mandat de désigner le lauréat.

Pour Marie-Christine Bernard, lauréate du prix France-Québec en 2009 pour son roman intitulé *Mademoiselle Personne* (Éd. Hurtubise), c'est la perception même que les gens entretiennent des auteurs et de la littérature qui est différente entre le Québec et la France.

Tout juste arrivée d'une tournée où elle a arpenté différentes régions de la France, traversant 2 300 kilomètres en 18 jours avant de recevoir son prix au Salon du livre de Paris des mains de Patrick Poivre d'Arvor, elle se montrait étonnée de cette importante différence :

> *Le voyage en France m'a donné une autre perspective là-dessus. Être écrivain y est considéré comme une vraie profession. Ce n'est pas qu'un beau passe-temps. Je ne sais pas si c'est notre vieux complexe d'infériorité qui se joue dans cette méfiance envers les intellectuels, mais quand tu dis que tu écris des livres, au Québec, on te demande ce qu'est ton vrai métier…*

Puisque de plus en plus d'auteurs voient leur œuvre publiée par des éditeurs français plutôt que d'être importée sous l'étiquette québécoise, la France considère de moins en moins notre littérature comme étant étrangère. Dans le milieu, la québécitude n'est plus un avantage, guère plus un inconvénient. Ce sont les qualités intrinsèques d'une œuvre qui suscitent l'intérêt, le travail stylistique de l'auteur qui importe.

Le plus souvent, les origines de l'auteur ne sont même plus mentionnées, ou alors elles ne sont pas mises de l'avant dans les stratégies de promotion. Il faut dire que le Québec n'est plus aussi exotique qu'il l'a déjà semblé pour les Français.

LE FREIN DE LA LANGUE ?

Le sentiment populaire veut que le Québec et la France soient séparés par la gravité d'un accent. Certains en sont venus à croire que les difficultés vécues par nos auteurs dans leur quête d'une reconnaissance sur le marché de l'Hexagone pourraient être liées à des questions de langue. Pourtant, il semble que ce ne soit pas souvent un facteur déterminant.

Marie-Christine Bernard explique :

> *Les gens que j'ai rencontrés [pendant ma tournée en France] avaient été séduits par la langue de mon roman. Je pense que les lecteurs français apprécient une langue qui est propre à son auteur, point. Parce que, si ma langue n'est pas joualisante, elle est tout de même fortement agrémentée d'expressions locales, de tournures bien québécoises et de certains « aménagements » qui me sont personnels.*

Selon Isabelle Gagnon, l'hypothèse selon laquelle la langue pourrait être un frein n'est pas concluante :

> *Il y a des auteurs qui ont réussi, je pense entre autres à Jean-François Beauchemin, avec* Le jour des corneilles, *qui avait bien marché ici il y a quelques années. Mais c'est sûr qu'il faut que ça touche l'universel, il faut que ça sorte… Les jeunes auteurs au Québec le font de plus en plus. C'est beaucoup moins fermé.*

La lauréate du prix France-Québec abonde dans le même sens :

> *Sortis du besoin de nous définir et de nous reconnaître, nous abordons des sujets qui touchent plus à l'universel, justement. Mais il ne faut pas oublier que les Européens, incidemment les Français, s'ouvrent eux aussi de plus en plus aux autres cultures francophones.*

Cette tension vers l'universalité se vérifie non seulement dans le propos des œuvres, mais aussi dans les objectifs des auteurs québécois : la France n'est

GILLES PELLERIN

plus toujours la première cible. Cette ouverture du Québec vers de nouveaux marchés aura pris du temps, conséquence qu'on pourrait attribuer à son histoire.

Selon le nouvelliste Gilles Pellerin, qui a créé la maison d'édition L'instant même et qui milite pour une décentralisation de la francophonie et le respect des particularismes régionaux, le marché international du livre a conservé des traces évidentes d'un passé impérial :

> *On a un grand problème, par rapport aux pays qui ont eu des empires, comme la Belgique, mais surtout la France en l'occurrence, qui contrôle la quasi-totalité de l'édition franco-européenne. Ils ont de vieux réseaux qui permettent de distribuer des livres à Tunis, à Dakar ou à Pointe-à-Pitre… Ça fait partie de routes commerciales qui existent depuis des siècles. Au Québec, quand on veut qu'un livre se rende Pointe-à-Pitre, à moins de conclure une entente de gré à gré, la situation risque de nous amener à faire partir nos livres de Montréal, les envoyer à Paris, et les faire revenir en Amérique. Alors, ils sont non concurrentiels sur le plan économique dans les zones visées. On est un peu paralysés.*

À ce sujet, Pellerin voit d'un bon œil les initiatives visant l'édition numérique, qui pourrait permettre de décloisonner les marchés :

> *Avec les possibilités offertes par l'édition numérique, c'est le temps de dire [aux universités de l'étranger] que si vous n'avez jamais eu l'occasion, pour des questions économiques ou des questions d'exportation, de mettre des livres québécois au programme, il y a de nombreuses plateformes électroniques qui vous permettraient maintenant d'avoir accès à tous ces livres-là.*

UNE PLUS GRANDE OUVERTURE

Au cours d'une entrevue accordée au journaliste français Patrick Poivre d'Arvor dans le cadre d'un documentaire diffusé sur la chaîne culturelle Arte en septembre dernier, Dany Laferrière refusait de se faire attacher à un territoire. « Je viens du pays de mon lecteur. Si mon lecteur est japonais, je deviens japonais », affirmait-il alors.

Cette préoccupation pour une littérature plus universelle est de plus en plus répandue chez les auteurs québécois. « Les jeunes auteurs au Québec le font de plus en plus, affirme Isabelle Gagnon, qui reste à l'affût des dernières nouveautés. C'est beaucoup moins fermé… Les romans du terroir, il n'y en a plus. » Du terroir à la question nationale, puis vers l'ailleurs, la littérature québécoise s'épanouit en visant au cœur même de l'humanité.

Un autre phénomène s'observe : on veut que la portée du livre soit plus vaste. Publier en France ? Peut-être. Mais ce qu'on vise, c'est le monde. De plus en plus, les jeunes auteurs se mettent à espérer que leurs livres soient traduits plutôt que seulement exportés dans leur forme originale. Une éventualité qui se réalise pour certains, à leur plus grand plaisir – par exemple, la récente traduction italienne de *Zombi blues*, de Stanley Péan, fort satisfait de cette aventure. « Quelle étrange sensation que de tenir ce livre que j'ai écrit dans une autre vie ou presque… et de ne pas pouvoir vraiment en lire le texte ! » avouait-il sur son blogue (www.stanleypean.com) en arrivant à Milan, où l'on venait de le lui remettre.

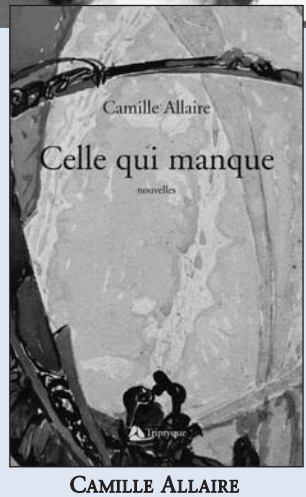
Ainsi, non seulement la littérature québécoise elle-même tend à être plus universelle dans ses thèmes et ses préoccupations, mais elle cherche à se faire connaître aussi plus largement de par le monde. Demain, la France. Après-demain, la planète.

Triptyque
NOUVEAUTÉS HIVER 2010
www.triptyque.qc.ca
tél. : 514.597.1666

PATRICK DOUCET
Foucault et les extraterrestres
roman, 104 p., 18 $

LUCIE JOUBERT
L'envers du landau
essai, 105 p., 18 $

JANIS LOCAS
La maudite québécoise
roman, 215 p., 22 $



CAMILLE ALLAIRE
Celle qui manque
nouvelles, 96 p., 18 $